

Titre : Les origines de l'État russe dans la mémoire collective et leur enjeu dans la conscience nationale (XVIIIe – XXe ss.)

Auteur : M. Nicolas Plagne

Directeur : Mme le Professeur Tamara Kondratieva (univ. de Valenciennes et du Hainaut-Cambrésis, UVHC)

Thèse de doctorat soutenue le 26 janvier 2009, à l'École des hautes études en sciences sociales

L'introduction présente le sujet. On part d'un fait de mémoire collective. L'appel aux princes varègues-russes est un morceau d'anthologie de la littérature russe ancienne et un extrait fameux de son monument le plus connu. Bien connu de tout Russe mais aussi des amateurs d'histoire à l'étranger, ce passage est tiré d'une compilation des premiers essais d'annales et de récits sur les origines de la « terre russe », reprise longtemps comme la première partie de chroniques plus tardives, dont elle était la source : la *Chronique des temps passés*, texte du début du XIIe siècle disparu lors même du processus de rédactions successives de chroniques enrichies et « mises à jour » dans les monastères des capitales régionales de la Rous. Bien que son sens ne soit pas entièrement clair, ce passage affirme que la Rous – équivalent médiéval de la « terre russe » s'est formée en 862 par la fusion de tribus voisines de la région des lacs Ilmène et Ladoga - slaves orientales, mais aussi baltes et finnoises - décidant de former autour de la ville slave de Novgorod une alliance capable de repousser les invasions étrangères venues de Baltique ; il affirme aussi que cette union de circonstance décida de se pérenniser et pour cela de se doter d'un pouvoir impartial, d'origine étrangère, et qu'elle envoya des ambassadeurs auprès de chefs « russes », trois frères Rurik, Sinéous et Trouvor, pour leur demander de devenir leurs premiers princes communs. Venus avec leur tryste, ces princes, bientôt réduits au seul survivant – l'aîné Rurik – donnèrent le nom de leur peuple au nouvel ensemble. Fondateur de la première dynastie russe, Rurik apparaît comme l'origine des branches princières régionales mais aussi des tsars jusqu'à l'extinction de son lignage en 1598, puis de la Monarchie autocratique et enfin de l'Etat : en somme des formes successives du pouvoir en Russie. Ainsi se comprend l'importance de ce passage pour la tradition: il expose une des origines de la Russie, celle de son nom et de sa formation comme ensemble territorial soumis à des « Rurikides », les deux autres étant la fusion inter-ethnique autour du noyau slave et le baptême chrétien de 988 (lui-même d'ailleurs opéré par un descendant de Rurik, Vladimir). Telle est l'aube de l'histoire russe, dans le savoir que les moines au nom des élites de leur temps ont voulu transmettre comme un dépôt sacré à la postérité.

Paradoxalement, malgré son intention explicative, ce récit est lui-même profondément problématique. Écrit entre la fin du XIe siècle et le premier quart du XIIe siècle, ce texte ne répond pas aux questions des historiens modernes (depuis le XVIIIe siècle), tant sur les preuves et les sources de ces affirmations que sur leur sens. Ce paradoxe est d'ailleurs banal et pas propre

à la Russie: c'est la nature des textes du passé de ne pas répondre à nos questions et de tenir pour évident ce qui justement sort du champ de l'évidence par un processus progressif, insensible, qui masque aux contemporains la nécessité de pourvoir aux besoins de la postérité. Et les questions de la postérité ne manquent pas et s'emboîtent, faisant de chaque solution particulière un élément de réponse à d'autres questions. Qu'est-ce que la *Chronique* entend par Varègues ? D'où les termes et notions « Varègue » et « Rous » viennent-ils ? Et d'où viennent les noms de Rurik, Sinéous et Trouvor ? Bien plus : les varègues, Sinéous et Trouvor existèrent-ils ? Ces noms liés à la formation du pays et du pouvoir du IXe siècle selon la *Chronique* remontent-ils à des importations étrangères ? Si leurs étymologies sont étrangères, sont-elles pour autant par elles-mêmes révélatrices des origines non-slaves des institutions et des acteurs de la formation du pays ? A toutes ces questions, la connaissance historique tente de répondre depuis le XVIIIe siècle en développant ses méthodes dans le champ des disciplines, au fur et à mesure de leurs inventions et de leurs progrès et la question des origines est un terrain emblématique des études historiques russes. c'est à la fois son « problème n°1 » chronologiquement (dans l'histoire du pays et dans celle de l'historiographie moderne) et un des problèmes qui a retenu le plus l'attention.

Mais c'est aussi un sujet de polémiques vives et un champ de bataille de l'historiographie depuis le XVIIIe siècle sous le nom de « question varègue ». Malgré l'apport de l'archéologie et de la littérature comparée sur les sources étrangères, la *Chronique* reste la source principale, la seule narration décrivant les processus et prétendant les expliquer. Ambiguë, son interprétation suscite deux courants parfois appelés « écoles ». La pomme de discorde : les varègues étaient-ils des normands ? et si oui, furent-ils vraiment les fondateurs de la Rous ? D'un côté les partisans de la « théorie normande » apportent des solutions à toutes les zones d'ombre de la chronique et expliquent tout ou presque par le facteur normand, du moins sa prédominance, son rôle décisif et moteur, cristallisateur au minimum, en vertu d'un dynamisme viking de l'époque bien connu mais aussi des sources où ils voient partout les preuves de leur vision des origines ; de l'autre, les partisans d'une genèse autochtone de la Rous, principalement slave, d'ailleurs antérieure à 862 et point culminant de processus certes mal connus mais de mieux en mieux compris par le progrès du savoir. C'est la joute interminable de ce que le XIXe siècle appelle les deux « systèmes » et que l'époque soviétique baptisera « normannisme » et « antinormannisme » : elle est marquée par des rebonds périodiques, entourés de périodes de latence où chaque camp reprend son souffle et affûte ses arguments, qui restent d'ailleurs très constants d'un round à l'autre de ce match.

L'examen des pièces du dossier et la lecture de la bibliographie donne à penser que non seulement la joute se poursuit, mais qu'elle est sans doute en grande partie insoluble par manque de preuves décisives et univoques. Si bien que bien des auteurs contournent le sujet, quand ils le

peuvent pour se placer par-delà dans le vague de processus « russes anciens » d'origine ethnique indéterminée. Même la tentative de résoudre la dispute par des solutions explicites de compromis échoue : chaque camp tend à y voir une ruse de l'autre ou à écarter un compromis sans valeur scientifique précise. Notre propos n'est pas de faire mieux dans ce domaine ! Nous écartons les voies trop connues qui sont des impasses ou donneraient lieu à d'inutiles redites, au mieux à une meilleure information du public francophone sur l'état des connaissances, des interprétations, l'historiographie et la bibliographie. Notre propos est de reprendre ce thème sous l'angle de la mémoire collective, d'en suivre l'histoire et d'en cerner les enjeux dans la conscience nationale. Or une formule revient souvent dans chaque camp et pour les observateurs extérieurs qui suivent le débat à différentes époques : il s'agit de la « capacité des Russes (en tant que Slaves) à créer leur propre Etat » et à contrôler intégralement, depuis l'origine, leur histoire. Chaque camp analyse cet enjeu différemment : pour les normannistes, c'est un déplacement de questions d'histoire dans le domaine politique qui parasite le débat et prouve la nature idéologique et anti-scientifique de l'anti-normannisme ; pour les anti-normannistes, l'enjeu politique est réel, aussi l'engagement des historiens, qui sont des citoyens aussi, est-il légitime et nécessaire, d'autant que cela ne nuit en rien à la vérité historique, qui refuse le normannisme au nom de faits objectifs. Un dialogue de sourds, répétitif et souvent agressif.

Au lieu d'accepter cette impasse, nous reprenons le sujet en le sortant des approches traditionnelles : dans le cadre de la problématique de la mémoire comme phénomène historique et social, lié au problème anthropologique de l'identité collective, sans parti pris sur les événements du IX^e siècle et les origines, avec même une abstention de principe, nous tentons une histoire des représentations, des usages et des enjeux des origines russes, en nous fondant sur un corpus d'imprimés qui traverse divers champs d'expression de la culture.

Le plan se compose de deux parties (*Mémoire et Patriotisme*) subdivisées en sept chapitres (quatre dans la première, trois dans la seconde). Une conclusion résume les acquis du mémoire, propose une analyse et esquisse des pistes d'élargissement dans une perspective comparée.

La **première partie** de la thèse est consacrée à une histoire de la mémoire des origines, intitulée : « **D'un passage obscur des chroniques à une mémoire collective obsédante** ». Son propos est de suivre la légende de l'appel des tribus aux princes d'outre-mer « varègues-russes », ses usages changeants et variés, ses transformations, sa diffusion différenciée dans la mémoire russe de l'époque de son invention dans les débuts de la littérature des chroniques (XI^e siècle) à la période contemporaine. En s'appuyant sur un corpus varié comprenant toutes sortes de sources et pour chaque époque les documents où s'exprime cette mémoire, j'étudie les formes

rencontrées, parfois spécifiques, de chaque époque de cette histoire, dont la périodisation est établie conformément à la problématique. L'idée générale de la première partie est que partie d'une construction de moines kiéviens et novgorodiens travaillant au service de la dynastie des princes de Rous, la légende se diffuse de plus en plus, en Rous mais aussi en Europe, tandis que le sens initial exact de certains de ses termes est perdu et que les enjeux qui ont présidé à sa création évoluent et produisent en retour transformations et interprétations, à chaque fois liées à l'état des connaissances, des idées et des intérêts du pouvoir et de la société.

Le **chapitre 1 « La constitution primitive de la mémoire collective des origines »** couvre la période allant du XI^e siècle à la fin du XVII^e siècle. Dans « Genèse de la Rous, genèse de la légende », je reviens sur l'articulation reconnue par les spécialistes entre formation de la *Chronique des temps passés* comme mémoire officielle et création du pays : la chronique exprime une identité complexe, qu'elle reflète mais surtout veut contribuer à unifier et simplifier. Son objectif principal et déclaré est de dire l'histoire des origines et l'appel aux princes varègues y joue un rôle essentiel, qui se traduit par l'invention continue au cours du XI^e siècle d'une version officielle aussi cohérente que possible de ce point de départ à partir de traditions diverses. Puis je suis les usages des origines telles qu'elles ont été définies dans la *Chronique* pendant la période des *oudiels* alors que le pays est divisé : la multiplication des versions régionales de la *Chronique* démultiplie les copies de la légende des origines, qui reste cependant assez stable dans son contenu et sert de repère et de légitimation aux princes régionaux sans plus leur imposer l'unité. Dans « La transformation romano-germanique de la légende au service des intérêts de Moscou », je montre la réécriture par les clercs moscovites des XV^e et XVI^e siècles de la légende pour adapter son sens traditionnel (indépendance face à Byzance, désormais disparue et prestige normand au XI^e siècle) à un nouveau contexte intérieur (le « rassemblement de la terre russe » sous une seule dynastie, une branche cadette des Rurikides, mais victorieuse : les Danilovitches, mais aussi la fin du joug mongol) et international (l'ascension de la Moscovie face au Saint Empire, à la Pologne-Lituanie et à la Suède des Wasa notamment). Le troisième moment de ce chapitre est le retour de la légende dans sa forme pré-moscovite aussi bien hors de Moscovie que dans le pays, pendant les Troubles du début du XVII^e siècle et postérieurement, mais en lien avec ce nouveau contexte intérieur et international, dans l'œuvre du Croate Russe d'adoption Križanić.

Le chapitre 2 « **La consolidation de deux mémoires normanniste et anti-normanniste** » traite de la première moitié de la période impériale (en gros le XVIII^e siècle). Pourquoi la polémique sur les origines et les varègues éclate-t-elle en 1749 ? Il faut d'abord situer la mémoire des élites dans le cadre nouveau créé par les réformes de Pierre le Grand, qui imposent des exigences nouvelles en matière d'histoire, non seulement épistémologiques et

stylistiques, mais aussi culturelles et politiques : la création de l'Académie des Sciences et d'une nouvelle littérature historique succédant aux chroniques en témoigne. C'est avec un délai de maturation que la polémique éclate au milieu du siècle, mais elle a été préparée par deux décennies au moins d'écrits et publications peu remarquées, qui sont synthétisées et reprises publiquement seulement à la fin des années 1740-1750 dans un contexte aigu sur le plan de l'amour-propre national : ce qui détermine l'inacceptabilité sociale et culturelle de la théorie normande, c'est que l'empire triomphe de la Suède, mais cet Etat est l'ennemi principal, perçu comme héréditaire et que la théorie par ses termes en partie anachronique crée un effet d'actualité inverse ; une sorte de provocation. Alors que l'histoire est chargée de célébrer la liberté et dans une large mesure l'autochtonie culturelle de la Russie à travers les âges. La formulation de la théorie normande heurte alors les esprits et subit une défaite qui pèse un moment sur sa visibilité. Lomonossov et les patriotes susceptibles créent une contre-théorie, mais elle ne triomphe pas longtemps. Dès les années 1760-1770, le normannisme reprend, appuyé à l'étranger sur le prestige du « grand Schlözer ». Troisième moment de ce siècle : le règne de Catherine II comme époque de socialisation de la légende, dans le cadre d'une culture de cour et d'une politique d'éducation, véhicule des idéaux du pouvoir : théâtre, projets de manuels, réflexions de l'impératrice montrent la place qu'occupe le sujet.

Le chapitre 3 « La permanence des troubles de la mémoire » continue ce parcours dans le temps au XIXe siècle et au début du XXe siècle, avant la Révolution d'Octobre. On y montre d'abord que pendant cette seconde moitié de l'ère impériale, l'écrivain et historien Karamzine joue le rôle de stabilisateur de la mémoire avec la synthèse qu'il expose dans sa célèbre *Histoire de l'Etat russe*, qui fait époque : il est en effet un schlözerien modéré et un normanniste nuancé ; historiographe officiel de l'empire, il intègre cette position dans une fresque à la gloire de la Russie, qui sert de base à l'enseignement et qui inspire la société ; c'est l'éducateur national. Dans un deuxième moment, on traite du Millénaire de la Russie (1862) : sa célébration par le pouvoir et ses suites. C'est l'épreuve de la mémoire unique que le pouvoir a essayé de mettre en place et c'est un échec : la fiction d'une mémoire unique explose ; des mémoires rivales jamais complètement neutralisées ressurgissent et ne se laissent plus contrôler avant la fin de l'empire. Les origines font partie des obsessions de la fin du régime impérial.

Le chapitre 4 « Exaltations, oublis et vérités de l'époque soviétique et post-soviétique » conclut l'histoire de la mémoire des origines. Après une première époque où le virage marxiste de l'histoire officielle semble opérer un déplacement définitif de problématique au nom du marxisme et du matérialisme historique et internationaliste, reléguant les origines au rang de question socio-économique neutre sur le plan des enjeux identitaires nationaux (considérés comme nationalisme chauvin rétrograde), une époque qui correspond en gros à la domination de

l'Ecole de l'historien bolchévique Pokrovski, c'est le retour progressif de la mémoire à la fin des années trente : la contradiction est évidente, car c'est toujours dans le cadre du marxisme-léninisme. La question des origines est désormais résolue officiellement par la science et l'Etat sous le contrôle du parti. C'est même l'apogée de la mémoire officielle, car c'est la première prise de position publique de l'Etat, qui fait du sujet un dogme intérieur et un sujet de polémique internationale. La crise du système soviétique crée les conditions d'une libération du discours, dans le cadre de la glasnost' et de la perestroïka : et dans ce contexte, des mémoires latentes, réprimées ressurgissent de nouveau. L'Etat a de nouveau échoué à prendre le contrôle de la mémoire. C'est la libération des mémoires (1986-2007 ...).

Au terme de ce parcours, il s'avère que la Russie travaillée par la légende n'a jamais pu se doter, malgré les efforts récurrents et croissants de son Etat, paradoxaux de la part de sa forme marxiste, d'une seule mémoire des origines. La question du moteur de cette vitalité et de cette agressivité des débats mémoriels est posée. La clé proposée par l'anthropologie de la mémoire est celle de l'identité, qui s'exprime dans le discours patriotique. La seconde partie est consacrée à suivre les usages de l'histoire dans le dispositif de la conscience nationale, l'enjeu de fierté identitaire pour les formes successives et rivales du patriotisme.

La **seconde partie « patriotisme »** commence par un **chapitre 5** consacré à « **La quête de l'identité nationale et la mémoire d'Etat** ». On y montre que la question patriotique s'inscrit dans le contexte culturel moderne. La question de l'identité nationale participe d'une intensification du dialogue inter-culturel avec l'Europe en plein développement rapide. La Russie connaît un tournant au cours du XVIIe siècle et surtout au XVIIIe siècle en lien avec la crise de la Moscovie (sûre de sa force et de ses racines) à cause des Troubles et du défi constitué par l'existence de rivaux puissants en chrétienté, qui sont aussi les modèles d'une modernisation indispensable à la survie de l'Etat russe. cette situation culmine sous Pierre Ier, qui impose ses réformes et se prolonge tout au long de l'empire : mais 1917 ne constitue pas une rupture. Subissant sans cesse réformes et restructurations, consciente de subir le modèle européen ou son jugement souvent négatif ou dépréciatif, la Russie souffre d'un stigmate et parfois d'un complexe d'infériorité qui motive un surcroît d'affirmation de grandeur et de relecture de son passé : un déni de l'origine russe de ses problèmes ou une inquiétude à se voir déprécier pour ses racines, qui seraient tenues pour responsables de sa décadence et d'une incapacité constitutive à anticiper les modernisations. Cette exclusion de l'occident, norme de l'époque, ne porte pas que sur l'orthodoxie, mais sur la capacité du monde slave à s'organiser économiquement mais aussi étatique. Or la Russie a forgé son identité sur sa langue, dans le contexte du XVIIIe siècle, d'autant que son dialogue avec l'occident se noue prioritairement avec l'Allemagne, où Herder théorise l'esprit national, fondement du romantisme ultérieur et donc de la slavophilie.

L'Allemagne et l'Allemand cristallise le rapport à l'Europe : or le varègue est présenté en germanique par excellence. Autre élément décisif de ce dialogue inter-culturel : le prestige philosophique et historique de l'origine comme clé d'explication, notamment des événements par un esprit national unique concentré dans un point spirituel déjà exprimé dans le commencement. La figure de Leibniz sert de symbole, mais son prestige en Europe aussi bien qu'en Russie et son influence sur la pensée européenne et russe, indique que celui qui fut un pont réel (avec ses disciples) entre la Russie et l'Europe mais aussi un genre de maître étranger donneur de leçon agit sur la longue durée. Troisième élément : la mise en place de l'idée d'une voie russe, compromis (variable) entre l'influence européenne (niée ou non, valorisée ou non) et des spécificités nationales intangibles, qui assurent l'identité propre trans-historique et sauvent « l'honneur du peuple russe et de son Etat ».

On suit alors les liens entre positions patriotiques et discours sur le sens normatif des origines pour le présent, en montrant que les origines constituent largement un lieu de projection des problèmes et des valeurs du présent.

Le **chapitre 6 « Le patriotisme impérial »** dissipe le leurre constitué par la fiction officielle d'un patriotisme russe unique, par axiome puisque l'intérêt du pays, ses valeurs et sa culture seraient communs. En fait, il y a trois formes de patriotisme qui sont étudiées successivement à travers leurs représentants principaux. D'abord le patriotisme autochtoniste, qui insiste sur les racines purement slaves du peuple russe et de son Etat. Ensuite le patriotisme impérial, qui fait figure de milieu et de point d'équilibre : principalement normanniste, il l'est de façon prudente et modérée, mais est capable de passer à l'anti-normannisme pour des raisons d'opportunité ; pour lui le patriotisme consiste avant tout (outre la religion, apportée par les princes, et facteur de dépassement fraternel des origines ethniques) dans la fidélité à la Monarchie, qui tient le pays uni. Enfin les patriotismes critiques, qui rejettent aussi bien le patriotisme autochtoniste jugé chauvin et rétrograde, que l'impérial considéré comme une fiction politique destinée à geler les réformes libérales du pays voire à en empêcher la révolution démocratique.

Le **chapitre 7** prouve que « **le patriotisme soviétique** » met au cœur de son discours les enjeux du passé impérial et que 1917 n'est pas une rupture durable sur ce plan. Malgré une tentative de dépassement (« De l'internationalisme révolutionnaire au patriotisme russe remémoré »), le pouvoir choisit de nourrir le patriotisme soviétique d'une glorification du passé national où un « anti-normannisme stalinien » joue un rôle emblématique. Le chapitre esquisse le passage post-soviétique des hésitations initiales et des complexes au nationalisme poutinien dans « De la crise d'identité nationale au patriotisme reformulé » et montre que la question

varègue, même si elle n'occupe pas le devant de la conscience, reprend un rôle idéologique de valorisation nationale.